

**A**insi que des insectes fossiles à jamais figés dans la lumière de l'ambre, voici ces objets inclus dans la douceur diaphane des vélins. Inclus ne serait d'ailleurs pas exact, techniquement parlant, puisque nul pigment ne pénètre dans l'épaisseur de ce support qui, contrairement au papier, ne boit pas la fluide aquarelle. Ce qui permet à l'artiste de se surpasser dans sa capacité à restituer les plus infimes des textures, à rassasier son obsessionnelle, méticuleuse, passion du minuscule. Mais, comme le disait Valéry, "il n'y a rien de plus profond que la peau".

Rapportés des plus lointains horizons de l'espace et du temps, d'Océanie pour la plupart, ces objets nous sont proposés ici dans une proximité extrême, littéralement épidermique. Ainsi gardent-ils, considérablement plus que derrière une vitrine, une extraordinaire et presque hallucinante vérité. On peut sentir, palper du regard en toute son acuité, et avec une irréfutable évidence, leur charge magique, leur aura, leur force, leur *mana*. Objets sacrés ou humbles ustensiles du quotidien, ils sont tous portés, par ce support et par ce soin, à un très haut niveau de noblesse, à une rare incandescence de présence. C'est à un véritable exercice de transsubstantiation que s'est adonné Daniel Estrade. Le rude est devenu précieux, l'éloigné s'est fait intime, l'infime, immense, et l'étrange s'est mué en l'évidence même.

Gérard BARRIERE  
le 10 décembre 1999